

A hand is shown holding a lit matchstick. The matchstick is lit, with a bright orange and yellow flame at the tip. The hand is rendered in a dark, almost black color, with blue smoke or mist rising from the flame. The background is solid black. The text is overlaid on the upper left portion of the image.

Eva Dolan

les chemins de
la haine



Pas de corps reconnaissable, pas d'empreintes, pas de témoin. L'homme brûlé vif dans l'abri de jardin des Barlow est difficilement identifiable. Pourtant la police parvient assez vite à une conclusion : il s'agit d'un travailleur immigré estonien, Jaan Stepulov. Ils sont nombreux, à Peterborough, ceux qui arrivent des pays de l'Est, et de plus loin encore, à la recherche d'une vie meilleure. Et nombreux ceux qui voudraient s'en débarrasser. Les deux policiers qui enquêtent sur le meurtre, Zigic et sa partenaire Ferreira, ne l'ignorent pas. N'éliminant aucune piste, le duo pénètre dans un monde parallèle à la périphérie de cette ville sinistrée par la crise économique, là où les vies humaines ont moins de valeur que les matériaux utilisés sur les chantiers de construction. Là où tous les chemins peuvent mener au crime de haine.

Crise + immigration = mélange explosif

EVA DOLAN est originaire de l'Essex mais vit aujourd'hui près de Cambridge. Un temps critique de polar, elle est passée brillamment côté auteurs avec son premier roman, *Les chemins de la haine*. Saluée comme l'étoile montante du roman policier, Eva Dolan ne pose sa plume que pour jouer au poker, sa seconde passion.

« L'intrigue est serrée, la colère juste et l'action palpitante. » *Metro*

« Ce roman éclaire les problèmes sociaux et le désespoir qui accompagnent souvent l'immigration dans les villes qui souffrent déjà de la crise économique. » *The Times*

Eva Dolan

Les chemins de la haine

*Traduit de l'anglais
par Lise Garond*

Traduit avec le concours
du Centre national du livre



Liana Levi

Prologue

La dernière chose dont il se souvenait, c'était le motif du tapis. Des zébrures dentelées, indigo et rouge foncé, comme des ecchymoses infligées par un instrument de torture inconnu. Puis la coque en acier d'une chaussure s'abattant sur son visage. Il sentait maintenant le sang qui s'infiltrait petit à petit dans sa bouche. En tâtant du bout de la langue, il tomba sur une surface râpeuse, là où ses molaires s'étaient brisées.

Il avait les mains liées derrière le dos, les pieds attachés avec les lacets de ses chaussures de chantier. À travers son jean il sentait le sol en ciment de la grange, froid et humide, et des éclats de verre sous sa cuisse droite. Pour l'instant la douleur restait diffuse, supportable. Il n'en mourrait pas. C'était sans compter le mal de crâne qui l'assaillit quand il essaya de concentrer son attention sur la porte de la grange.

Il entendit des voix d'hommes au-dehors, des bruits de pas traînants, puis le claquement d'une barrière métallique. Ils étaient en train de faire rentrer les cochons pour les nourrir.

Il fallait se lever. Se mettre debout et sortir. Maintenant.

Le sang battait dans ses oreilles et coulait de la fracture de son nez jusqu'au fond de sa gorge. Ça ne serait pas la dernière chose qu'il verrait, cette grange immonde, avec son toit en amiante et ses barils de produits chimiques putrides. Il ne mourrait pas ici. S'ils voulaient le tuer, ils devraient l'attraper dehors, dans l'obscurité et la saleté des champs.

Il bascula sur le dos, plia les genoux sur sa poitrine et ramena les bras vers l'avant. Sa jambe cogna dans un bout de métal qui se mit à tinter en roulant. Il laissa échapper un juron. La corde autour de ses poignets était humide, les nœuds avaient été vite faits. Il réussit à dégager sa main gauche, s'écorchant les doigts au passage. Les mains tremblantes, il défit les lacets qui enserraient ses chevilles.

Dehors les voix montaient en volume. Sans pouvoir clairement distinguer les mots, il percevait un changement de ton, une nouvelle hargne. Mais ça ne modifiait en rien le sort qui l'attendait. Personne n'était en train de défendre sa peau.

La porte de la grange se rabattit, laissant entrevoir la cour éclairée.

« Si tu commences à te dégonfler t'as qu'à retourner chez ta mère ! » cria un homme.

Les battements de son cœur devenaient assourdissants dans le silence de la grange. Un petit nuage d'air chaud se formait devant sa bouche à chaque expiration. Combien de fois encore avant le dernier souffle ?

Il s'en voulait presque. À un contre un, il aurait eu ses chances. C'est pour ça qu'ils avaient attendu la nuit pour venir l'assommer dans son sommeil, l'attacher et le bâillonner. Ils n'étaient pas les durs qu'ils prétendaient être.

Il s'avança dans l'ombre, collé au mur.

Les cochons se pressaient à l'intérieur par dizaines, grognant et reniflant, d'énormes bêtes roses tachetées de noir qui se bouscullaient contre les barrières métalliques. Il percevait leur odeur, la chaleur qui montait de leur dos dans la clarté éblouissante des spots lumineux.

Il n'y avait pas d'issue. Impossible de traverser la cour sans être repéré.

Combien étaient-ils déjà, dans la caravane ?

Son cerveau vacillait. Était-ce bien trois? Deux debout au-dessus du lit et un autre homme à côté, dont ne lui était parvenue que la voix. Il se rappelait la sensation de la crosse du fusil contre son visage alors qu'il gisait là à moitié évanoui, et même l'odeur de l'huile qui imprégnait le bois.

Le premier tiers de la grange était à présent éclairé, dévoilant de mystérieuses machines, bien alignées mais rongées par la rouille. Il n'y avait rien d'assez léger pour servir d'arme, rien qu'il puisse attraper sans être vu.

Il aurait tant voulu être chez lui. Lové au chaud dans son lit, dans les bras de sa petite amie, la lueur familière des lampadaires filtrant à travers les rideaux qu'elle lui avait fait acheter chez Ikea. Il aurait voulu pouvoir fermer les yeux, rouler sur lui-même et enfouir son visage dans ses cheveux.

Un rat passa en flèche sur son pied, s'échappant de l'enclos des cochons. Les animaux fouillaient la paille en reniflant, impatients d'y trouver la nourriture qu'on tardait à leur distribuer, sachant bien qu'on les avait fait rentrer pour ça.

Il chancela, distinguant à présent les voix, plus fortes, qui se rapprochaient, et le bruit d'un fusil qu'on rechargeait.

L'instant d'après il se ruait au-dehors et traversait la cour vers les bois inconnus qu'il devinait au loin. Un coup de feu partit alors qu'il sautait par-dessus la clôture. Il se laissa retomber sur les genoux. Il entendait les grognements des chiens qu'on lâchait à sa poursuite en hurlant.

Il se remit à courir aussi vite que ses jambes le lui permettaient à travers le terrain irrégulier. Le cœur cognant à se rompre, avalant l'air de la nuit, il sentit qu'il était en train de pleurer. Il savait que l'intervention divine qu'il appelait de ses vœux ne viendrait pas. Il poursuivit sa course, zigzaguant entre les balles qui le frôlaient.

La lune ovale disparut derrière un nuage. Il accéléra. Bien sûr, ils auraient des lunettes à vision nocturne et,

même au milieu de la forêt, il n'avait aucune chance de s'en sortir.

Le champ montait jusqu'à l'orée du bois. Arrivé en haut, il se jeta dans l'étroit fossé qui le séparait de la forêt. Les chiens étaient presque sur lui, à quarante ou cinquante mètres à peine. À la lueur de la lune il distinguait les yeux des deux énormes lévriers gris. Un pick-up les suivait en faisant des bonds sur l'herbe, mais en contrôlant sa vitesse pour que l'homme posté à l'arrière puisse tirer en s'agrippant à la cabine.

Il s'élança dans les bois, trébuchant sur les racines tordues et sur les pierres qu'il ne devinait qu'une fois le pied dessus.

C'était fini.

Une balle siffla tout près de sa tête. Il s'accroupit derrière une souche. Il n'y avait plus nulle part où aller maintenant. Ils continueraient à le poursuivre jusque sur la route, et même jusqu'au village. L'aube se profilait, les rues seraient désertes, et personne ne sortait pour des bruits de tirs dans ce genre d'endroits. On penserait à des lapins, à un chevreuil. À un abruti qui l'avait sans doute bien cherché.

Il lança un juron vers le ciel et poursuivit sa route.

MERCREDI

Quatre jours plus tôt

1

Des traînées de fumée flottaient encore dans Highbury Street, entre les rangées de maisons tassées les unes contre les autres. Peu de chose parvenait à s'échapper de cette rue étroite et encombrée. Les voitures étaient garées des deux côtés et il y avait à peine assez de place pour que le camion des pompiers arrive à se frayer un chemin. Il était en pleine manœuvre lorsque l'inspecteur Zigic surgit de Lincoln Road, freinant à quelques centimètres du gros pare-chocs noir. Le conducteur leva les mains en l'air : *Je vais où maintenant ?*

Zigic recula sur une bande de macadam entre le Hand & Heart's pub et le garage de la maison voisine, fermé par un volet roulant tagué du sigle de l'English Nationalist League.

Ça en faisait trois de plus cette semaine. Tous dans les quelques dizaines de rues que comprenait le quartier de New England, ou Englandistan comme l'appelaient maintenant les gens du cru. Une banlieue animée, juste au nord du centre-ville, où vivait le plus grand nombre des ouvriers immigrés de Peterborough.

Highbury Street était encore majoritairement polonaise cinq ans auparavant, quand Zigic avait pris la direction de la section des crimes de haine. À l'époque il y avait du boulot et des crédits immobiliers bon marché. Puis les Polonais étaient montés en grade et s'étaient déplacés, achetant des maisons à Paston et Westwood, embourgeoisant ces quartiers qui étaient encore des ghettos dans les années 1970, quand Zigic était petit. Ils avaient ouvert des supermarchés

et des instituts de beauté, et transformé les taudis en petites maisons avenantes. Aujourd'hui, Highbury Street était plus mélangée, il y avait des Bulgares et des Estoniens, un couple slovène qu'il avait rencontré lorsque leur fils s'était fait agresser avec des tessons de bouteilles sur les bords de la rivière, à Noël. Un brave gosse, mais ceux qui recevaient les coups l'étaient, généralement.

Zigic sortit de sa voiture et boutonna sa parka jusqu'au menton. Il aperçut une femme à la fenêtre de la maison d'en face. Elle disparut aussitôt, laissant onduler les rideaux. La maison semblait mal entretenue, rénovée à la va-vite. De la mousse expansive jaune dépassait des cadres des fenêtres, et la porte d'entrée laissait apparaître, sous la peinture, les cicatrices d'anciens verrous, forcés et remplacés.

Les voisins tenaient visiblement davantage à l'aspect extérieur de leur maison. La pelouse sur le devant était soigneusement tondue et de coquets paniers fleuris pendaient sous le porche. Un drapeau avec la croix de Saint-Georges était fixé à la fenêtre du salon, et quelque chose disait à Zigic que ce n'était pas seulement en prévision du match de rugby du week-end.

Il y avait encore quelques Anglais dans le quartier, et ceux que Zigic avait eu l'occasion de croiser affichaient une mentalité d'assiégés. Non, on ne les forcerait pas à partir de chez eux. Comme si quelqu'un cherchait à les chasser.

C'étaient les mêmes qui plissaient les yeux devant sa carte de police, demandant « *Zidgick ? Ziguick ?* C'est comme ça que vous prononcez ? » Et quand il les corrigeait – *Ziguitch* –, ils trouvaient encore le moyen d'écorcher son nom. C'étaient ceux-là aussi qui voulaient toujours savoir d'où il venait. D'où il venait vraiment.

Malgré l'accent de Peterborough, mâtiné d'une pointe campagnarde qu'il n'arrivait pas à perdre complètement,

ils étaient convaincus qu'il venait tout juste de débarquer. Piquant le poste d'un flic anglais et méritant.

Ils n'avaient pas entièrement tort là-dessus. La direction voulait d'un nom étranger à la tête des crimes de haine, et elle tenait à ce que l'intéressé soit un « immigré » de troisième génération. Quelqu'un juste ce qu'il faut de différent.

Zigic traversa Highbury Street en se faufilant entre les voitures, repérant une vignette périmée sur le pare-brise de l'une, une bouteille de vodka vide sur le tableau de bord d'une autre. Tout au bout de la rue, une camionnette déposait son équipe de nuit. Un autre groupe attendait son tour sur le trottoir.

Les gens sortaient des maisons, emmitouflés dans des doudounes et des bonnets de laine, en direction des points de ramassage le long de Lincoln Road. Deux femmes vêtues d'un uniforme de supermarché sous leur manteau adressèrent un large sourire à Zigic qui se poussait pour les laisser passer sur l'étroit trottoir. Il saisit des bribes de letton, reconnaissant la sonorité des mots sans en comprendre le sens.

Elles étaient passées devant le numéro 63 sans même jeter un œil vers l'entrée. Malgré le cordon de sécurité et la policière qui gardait le périmètre les mains croisées dans le bas du dos, elles ne s'étaient pas laissées gagner par la curiosité.

Zigic se demandait où elles avaient appris ça. Qu'est-ce qui avait pu leur arriver pour que disparaisse en elles cet instinct, ancré chez l'être humain, qui consiste à regarder là où on ne devrait pas ?

Partout ailleurs, les voisins seraient sortis en nombre voir ce qui se passait, mais le groupe qui se tenait à l'extérieur du cordon de sécurité ne se composait que de quatre personnes, un couple âgé vêtu d'anoraks crasseux et une jeune femme serrant contre sa poitrine un bambin qui

gigotait. Aucun d'entre eux ne parlait. Ils bougeaient à peine, essayant de voir ce qu'il y avait derrière le haut portail en bois, au bout de la petite allée en goudron craquelé. Mais on n'apercevait par les portes entrouvertes qu'une bande de peinture métallique et la vitre arrière d'une camionnette Astra.

La maison était un petit pavillon des années 1930 dont le crépi blanc commençait à dater. Les fenêtres en bois étaient de ce même vert terne qu'Anna avait tenu à ce qu'ils achètent, très cher d'ailleurs, pour leur porte d'entrée. La peinture était encore dans le garage. Zigic lui avait dit qu'on ne pouvait pas la mettre tant qu'il risquait de geler. Il espérait qu'elle reviendrait à la raison et le laisserait peindre la porte en rouge.

– Bonjour, chef.

La policière releva le cordon de sécurité et Zigic se baissa pour passer.

– Rien à signaler ?

– Non, chef. On dirait que la plupart des gens sont déjà partis au travail à cette heure-ci.

– Le doc est passé ?

– Vous venez de le rater.

Zigic franchit le portail donnant sur le jardin à l'arrière du numéro 63. L'odeur de la fumée le frappa de plein fouet, avec un net relent de viande carbonisée qui accrochait au fond de la gorge. Des particules noires tourbillonnaient dans les airs. Il en ôta une de sa lèvre inférieure en essayant de ne pas penser à sa provenance.

La carcasse calcinée de l'abri était dans un coin au fond du jardin, contre un mur de briques rouges. C'était un modèle standard, en pin, d'un peu plus de deux mètres sur trois. Le toit en feutre bitumé s'était effondré et la porte à double battant était enfoncée et sortie de ses gonds. À l'intérieur étaient envechêtrés des morceaux de métal et de ressorts noircis qui ressemblaient aux restes

d'une chaise longue. Au centre de cette cage gisait un corps. Seule la tête était nettement visible, éclairée par un faible rayon de soleil. La peau brûlée était craquelée et marquée de rouge.

Le sergent Ferreira, les mains dans les poches de son duffle-coat, attendait près de l'abri avec l'adjutant-chef des pompiers.

– Qu'est-ce qu'on a, Mel?

– Un corps légèrement grillé, répondit Ferreira. Apparemment il était dans un sac de couchage.

Le pompier acquiesça.

– J'ai créché dans des endroits pires que ça, dit-il.

– Moi aussi, dit Ferreira en lui tournant le dos. L'expert dit qu'un accélération a été utilisé.

– Ça sent le kérosène, dit le pompier, s'essuyant le visage sur le devant de son tee-shirt.

Ni l'un ni l'autre n'étaient très propres.

– À mon avis, il était stocké dans l'abri, mais venez jeter un œil par vous-même, inspecteur.

Il se recula et Zigic regarda ce qu'il y avait autour de la chaise longue et du corps. Il était finalement plus corpulent qu'il n'avait cru au premier abord. Un homme assurément, plutôt bien charpenté. Il avisa quelques bouteilles vides près d'une caisse en plastique fondu et un seau en acier galvanisé qui, étrangement, était resté parfaitement intact. En dehors de ça, l'abri était vide.

– Vous aimeriez bien que le vôtre soit aussi bien rangé, pas vrai? dit le pompier.

– Ça pourrait être un accident. Il faisait des réserves de boisson visiblement.

– Ça pourrait aussi être une combustion spontanée. Mais il y avait un cadenas sur la porte, assez costaud pour attacher un éléphant.

– À l'intérieur?

– À l'extérieur.

– Et il est où maintenant ?

– Toujours sur la porte, répondit le pompier. Je savais bien que vous voudriez mettre vos hommes là-dessus.

Quelques notes retentirent à sa ceinture et il se mit en marche en regardant l'écran de son téléphone.

– Vous aurez mon rapport avant 17 heures, inspecteur. Mel, un plaisir, comme d'hab.

Il s'éloigna à petites foulées vers le portail.

– Bon sang, comme il se la pète, dit Ferreira. Qu'est-ce qu'ils ont tous, ces pompiers ?

– J'en sais rien.

– Il doit avoir au moins dans les cinquante ans.

– Mel...

Un craquement inquiétant s'échappa du toit de l'abri, et Ferreira recula juste à temps, éclaboussant le jean de Zigic au passage.

– Désolée.

– À ton avis, un SDF ?

– Peut-être. Ou un locataire.

Peterborough renfermait une forte proportion d'abris de jardin et de garages illégalement reconvertis en logements de fortune. Ils se louaient 400 livres par mois, et la direction de l'urbanisme avait du mal à en garder le compte. Pour chaque logement clandestin condamné, trois autres faisaient leur apparition. Highbury Street n'était pourtant pas dans la zone rouge. Pas encore.

Zigic observa l'arrière de la maison. Les stores étaient baissés à toutes les fenêtres, pas de lumière à l'intérieur. Les fondations d'une véranda affleuraient dans le jardin : des briques montées jusqu'à hauteur de genou, un tas de sable détrem pé sur une bâche en plastique. Une demi-douzaine de panneaux publicitaires au nom de Barlow Bâtiment Rénovation et Entretien étaient empilés contre la palissade, avec un numéro de téléphone portable mais pas de téléphone fixe, et un petit dessin de poisson, pour

qu'on sache que le patron était un bon chrétien. Du genre qui plaisait aux vieux.

– Ils sont chez eux? demanda Zigic.

– Ouais. Ils sont encore trop choqués pour répondre aux questions pour l'instant, répondit-elle, un éclair de malice dans ses yeux presque noirs. En tout cas, c'est ce que dit monsieur Barlow.

– Et madame?

– Les yeux gonflés, la goutte au nez... Elle a pas dit grand-chose.

– Qui a appelé les pompiers?

– Aucun des deux. C'est un certain Alec Lunka qui a téléphoné.

Ferreira pointa du doigt la maison voisine, un petit pavillon en briques rouges avec des carillons à vent qui tintaient à l'arrière et trois serviettes bleues raidies sur la corde à linge.

– Il est roumain. Mais son anglais est plutôt bon.

– Tu lui as parlé?

– Vite fait. Je voulais juste l'empêcher de partir. Je lui ai demandé d'attendre que le chef arrive. Il est prêt à coopérer.

Elle rentra le menton dans son écharpe écossaise.

– Je pensais pouvoir tirer quelque chose des Barlow à chaud, mais j'aurais mieux fait de m'abstenir. J'ai même pas eu droit à une tasse de thé.

– Tu as appelé l'équipe scientifique?

– Ils sont en route.

– Et le porte-à-porte?

– Bobby s'en occupe. Il a mis la main sur quelques réservistes de repos. Il y a un nouveau type à London Road qui parle le hongrois. C'est un genre de technicien mais ils l'amènent quand même. On va faire chou blanc à cette heure de la journée, tu sais? ajouta-t-elle en haussant les épaules. Tous ceux qui auraient pu voir quelque chose

sont partis au travail maintenant, et les autres étaient au boulot quand c'est arrivé.

– Lunka a vu quelque chose, lui.

Zigic allait repartir vers le portail quand la porte de la cuisine s'ouvrit sur le jardin.

– Madame Barlow, je...

Elle claqua la porte si fort que les stores en bois s'entrechoquèrent contre la vitre. Le verrou se referma puis se rouvrit quelques secondes plus tard, mais la porte resta close. Ferreira lança un regard interrogateur vers Zigic, qui avança une main pour l'arrêter. La voix d'un homme rompit brutalement le silence et il y eut comme le bruit d'une pile d'assiettes cassées, celui d'une autre porte qu'on claquait, puis des pleurs.

– Essaye de retourner la voir maintenant, dit Zigic.

2

La pâleur de Gemma Barlow se devinait sous l'autobronzant orange. Sans ce hâle, elle ne serait qu'un exemplaire de plus du genre féminin à l'anglaise, se dit Ferreira. Épais et couperosé. Elle faisait pourtant des efforts: trois teintés de mèches différentes dans ses cheveux mi-longs, de longues prothèses d'ongles avec french manucure. Mais il lui en manquait une au pouce, dont elle examinait d'une mine contrariée le bout irrégulier pendant que Ferreira rassemblait les morceaux de vaisselle cassée.

– Elles m'ont glissé des mains.

– C'est juste des assiettes, ne vous en faites pas.

Ferreira jeta les morceaux dans la poubelle et Gemma sursauta, comme si elle avait reçu une gifle.

– Ça doit être un choc pour vous.

– On ne savait pas qu'il était là.

– Personne ne s’attend à voir un type venir s’installer dans son jardin.

Gemma attrapa un paquet de Silk Cut dans la poche de son cardigan et alluma sa cigarette d’une main tremblante, faisant vaciller la flamme du briquet. Elle portait à l’annulaire une épaisse alliance en or au-dessus d’un petit diamant, et quelques bagues plus fines à deux autres doigts.

– On ne savait même pas qu’il y avait un problème jusqu’à ce qu’on entende les sirènes, dit Gemma. C’était un accident ?

– C’est encore trop tôt pour le dire.

Gemma hocha la tête et tira une longue bouffée.

– Désolée, vous voulez un thé ou quelque chose d’autre peut-être ?

– Du café si vous en avez.

– Instantané, ça vous va ?

– Alors du thé.

Ferreira sortit une boîte à tabac de son sac à main.

– Ça ne vous dérange pas si je fume ?

– Mon grand-père roulait ses cigarettes, répondit Gemma. Ça coûte moins cher, non ?

– Je préfère le goût des roulées.

Gemma s’appuya contre le plan de travail de la cuisine, observant les mains de Ferreira qui roulait le tabac bien serré dans un papier à cigarette au réglisse.

– Vous n’êtes pas anglaise, si ?

– Je suis née au Portugal. J’avais sept ans quand on est arrivés.

– Y avait pas de travail là-bas ?

– Disons que les opportunités étaient rares.

Ferreira passa sa langue sur le papier et roula la cigarette entre ses doigts, lui donnant la forme d’une fine torpille.

– On est allés à Spalding d’abord, et quand mes parents ont mis assez d’argent de côté, on est venus s’installer ici.

– Et ils travaillent, vos parents ?
– Oui, dit Ferreira en allumant sa cigarette. Ils ont un pub.

– Ça leur a bien profité de venir ici, on dirait.

Ça leur a bien profité, se répéta intérieurement Ferreira. En trimant seize heures par jour, sept jours sur sept, son père dans les champs, sa mère dans des entrepôts gelés ? En vivant deux ans dans une caravane, puis cinq ans dans un trou à rats, elle et ses trois frères cadets entassés dans une chambre ?

– Ils doivent être fiers de vous, d’être rentrée dans la police.

– Ça a été quelque chose pour eux, oui.

– C’est toujours vous qu’on envoie quand un immigré est tué ?

– Qu’est-ce qui vous fait penser que c’était un immigré ?

Des contractures se formèrent autour des petits yeux bleus de Gemma. Ferreira lui rajouta intérieurement quelques années, la faisant passer de la vingtaine à la petite trentaine.

– Vous savez, ils sont tous étrangers dans le quartier maintenant.

– Pas vous.

Gemma saisit la bouilloire sans attendre qu’elle s’éteigne et remplit les tasses en renversant un peu d’eau sur le plan de travail en faux marbre.

– C’est juste que je me disais... qui d’autre irait s’installer dans un abri de jardin ? Un Anglais ne ferait jamais ça.

– Il y a plein d’Anglais qui dorment dans la rue.

– Pas ici en tout cas.

La porte de la cuisine s’ouvrit et Phil Barlow apparut, la stature d’un rugbyman dans un jean mal coupé et un tee-shirt avec le logo d’une marque. Il avait à peu près dix ans de plus que Gemma, mais il portait beaucoup de bijoux en or, ce qui devait plaider en sa faveur, se dit Ferreira.